

« Monsieur » Francis Jourdain

Boris Taslitzky

La première fois que je l'ai vu, il y a bien longtemps de cela, plus d'un tiers de siècle, j'étais un jeune peintre qui de concert avec un autre de son âge qui ne doutait de rien, s'était mis en tête de réunir les hommes de la profession afin de discuter des revendications professionnelles, et, pour ce faire, nous n'avions rien trouvé de mieux que de les convoquer par voie d'affiches et de notre propre décision, à la Bourse du Travail ! Mais comme nous ne savions pas quoi au juste leur raconter, sinon que nous étions fort mécontents nous-mêmes et parfaitement décidés à transformer le monde, ce qui ne devait pas être aussi difficile que l'assuraient les sceptiques de notre connaissance, nous partîmes à l'assaut d'orateurs qui, eux, savaient tout ce qu'il faut dire et avaient la puissance de faire sortir de la tanière du désespoir et de la solitude une masse d'artistes dont je ne jurerais pas ce soir qu'il n'entrait pas dans notre décision aussi vague qu'informulée, de les diriger en bataillons serrés sur je ne sais quel Élysée, faire la Révolution et prendre un pouvoir dont ils verraient bien alors ce qu'ils feraient. Le plus court chemin pour la découverte des orateurs possibles nous parut être le siège du PCF dont nous n'étions pas membres parce qu'il nous avait été dit que ces messieurs voulaient brûler le Louvre, mais nous allâmes les trouver parce qu'ils étaient des révolutionnaires et que nous voulions tout chambouler, moins le Louvre. Notre demande fut prise en considération, ce qui nous sembla la chose la plus naturelle du monde et l'on nous délégua un député dont je dois dire pour être fidèle à la vérité historique, qu'il a depuis fort mal tourné. Mais il nous fallait un président, et sans demander avis à personne et surtout pas à l'intéressé, nous fîmes imprimer un cent d'affiches qui annonçaient que la réunion serait présidée par Francis Jourdain. Il nous paraissait très normal que ce nom que nous lisions sur tous les manifestes généreux fût nôtre et que l'homme qui le portait, que nous ne connaissions pas, dont nous ignorions jusqu'au domicile, fût à notre service puisque notre cause était elle aussi juste et généreuse.

Ce ne fut qu'à la veille de la réunion qu'il nous vint une mince inquiétude, celle que peut-être et par hasard, il n'eût point rencontré une de ces cent affiches qui avaient mis à sec nos maigres finances et que nous avions collées sans timbres. L'annuaire des téléphones nous ayant indiqué sa demeure sans contestation possible, nous nous rendîmes chez lui à l'heure du dîner pour être assurés de le trouver, car nous n'avions, c'était fort évident, pas de temps à perdre en vaines démarches. C'est ainsi que nous fîmes connaissance avec Francis qui nous parut alors un très vieux monsieur et pas du tout conforme à l'idée que nous nous faisons d'un révolutionnaire dont le moins qu'on en pouvait penser, à notre avis, pour être sérieux et conforme à la tradition, est qu'il devait avoir au moins un mètre quatre-vingt, une voix de stentor, pouvoir à lui seul bouffer tout crus les misérables pygmées de la bourgeoisie abhorrée, coiffés il va sans dire du huit-reflets à quoi ils sont immédiatement reconnaissables, mais que nous n'avions jamais rencontrés sans que cela nous troublât le moins du monde.

Monsieur Jourdain nous déçut donc très fort, car il était de taille moyenne, n'avait pas d'épaules et plus de cheveux, il portait moustaches grises et barbiche, était vêtu comme tout le monde et avait un regard malicieux, ironique, amusé, dont il nous parut qu'il n'évaluait pas à leur juste valeur les dangereux champions que nous étions. Il nous remercia fort civilement d'avoir eu la bonté de songer à lui et l'attention de l'informer la veille au soir du choix que nous avions fait de sa personne, ce qui lui dictait le devoir évident d'être tout à notre service. Il nous assura que malgré ses occupations multiples dont nous bousculions le calendrier, il se ferait un plaisir d'être à nos ordres si toutefois nous voulions bien condescendre à lui exprimer clairement ce que nous attendions de lui, afin de savoir, ce dont il ne doutait nullement, si nous étions d'accord, lui et nous, sur le programme et les modalités d'action car, il s'en excusait vivement, il n'avait pas eu le bonheur de rencontrer une de ces cent affiches dont il nous paraissait cependant évident que nous avions inondé les murs de la capitale. Nous lui présentâmes ce qui restait de notre brouillon sur un chiffon de papier qu'il considéra avec un respect qui nous parut un peu exagéré et pendant qu'il le lisait, je n'arrivais pas à me consoler de lui voir un gilet et une cravate. La lecture fut courte, car en fait il n'y avait rien à lire que le lieu, l'heure de la réunion, le nom de l'orateur et en très gros celui du président, ce qui lui fit faire cette réflexion que c'était un lieu inhabituel que la Bourse du Travail pour des artistes et qu'en ce qui concernait le programme, il n'y avait entre nous pas la plus petite possibilité de désaccord étant donné sa brièveté et sa conci-

sion. Nous lui affirmâmes gravement que c'était l'affaire de l'orateur et du président qui devaient bien avoir le sens de ce qu'il fallait dire, pourvu que cela débouchât sur un chambard monstre et aidât la Révolution qui ne devait manquer de se produire dans les semaines à venir et, de toute manière, l'incendie du Louvre mis à part, pourvu que nous transformions l'ordre social, nous lui faisons confiance pour tout ce qui concernait cette histoire de programme dont la nécessité nous demeurait obscure.

La réunion eut lieu et sur le fond de la crise économique qui bouleversait le monde en 1932 et durait déjà depuis quelques années, elle réunit plus de cent artistes, ce qui nous parut maigre parce que nous étions sans expérience. Le discours du député fut plus violent, ce qui était dans sa nature, que constructif, mais fort heureusement, notre président établit les bases de cette action qui, liée à de multiples autres qui n'avaient pas notre sympathie, devait aboutir à la constitution de ces comités d'artistes chômeurs qui surent arracher aux pouvoirs publics des allocations journalières permettant à des milliers d'entre eux de continuer à créer. À la tribune, Francis n'était pas du genre fulgurant, il ne se fatiguait pas de reprendre, de redire ce que tout le monde croyait savoir et ne savait pas, il était subtil et calme, il était éclairant.

Je le revis bien des années plus tard, étant venu un jour lui demander de parler dans une arrière-salle de bistrot, pour une petite réunion de quartier, au cours de la guerre d'Espagne. Cette fois nous n'étions pas même une dizaine de participants, mais l'exposé que Francis Jourdain nous fit aurait passé la rampe devant trente mille personnes à l'ancien Vel' d'Hiv. Car c'était dans sa nature : il faisait bien tout ce qu'il faisait, ne se déchargeant sur personne d'une tâche, petite ou grande, qu'il avait acceptée. Pas un mot dit plus haut que l'autre, pas d'emphase, mais des idées, une originalité, un bonheur d'expression qu'il puisait certes dans ses dons d'écrivain, mais plus encore dans une bonté de fond qui faisait dire à ses amis qu'il était un Saint François d'Assise des temps modernes qui eût su tout aussi bien que l'autre convertir les oiseaux mais qui préférait s'adresser à ses frères égaux, les hommes, qui sont autrement plus coriaces, rapaces et cuirassés que les innocentes colombes dont l'œil vu de près est, soit dit par parenthèse, d'une méchanceté épouvantable.

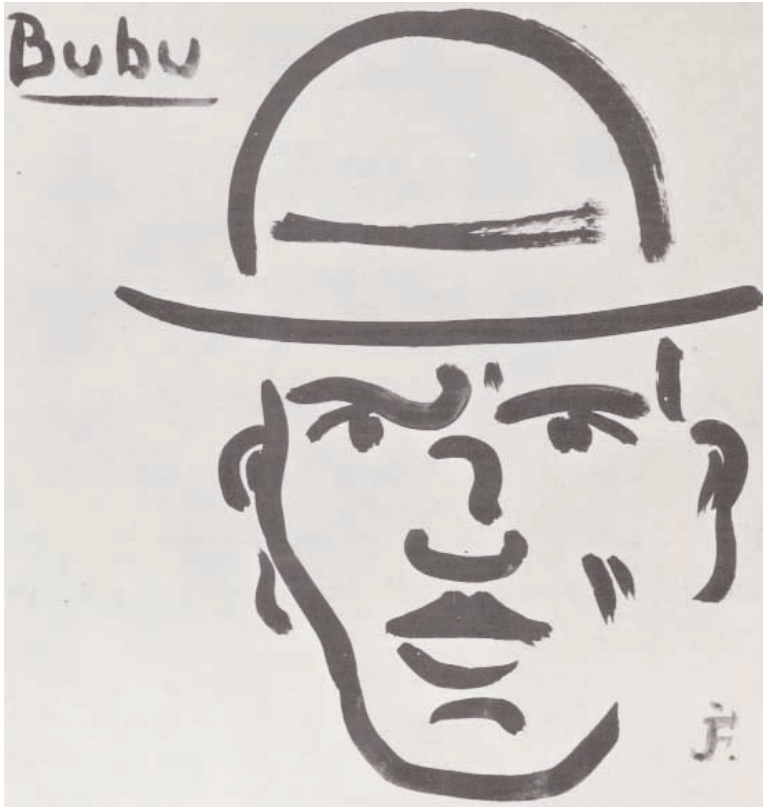
Parce qu'il était foncièrement bon et sensible, défendant ce qu'il tenait pour juste, il savait se muer en adversaire implacable, et sans invectives, par la logique et la souplesse d'un esprit rompu à toutes les sciences des combats d'idées, acculer l'adversaire à une défensive

qu'il transformait en débâcle, ne faisant alors nul cas de ces cadeaux de sensiblerie qui ne sont que le fait de ceux qui, peu certains de leurs raisons, se ménagent d'éventuelles portes de sortie. Il avait un don rare, c'était d'être un homme qui rassemblait les autres hommes et sans être jamais au premier plan, il ne comptait que des amitiés quand bien même il lui arrivait d'écorcher moralement ou intellectuellement certains d'entre eux, avec lesquels il était capable de poursuivre une polémique durant des mois et des années, soit privée, soit publique, comme celle qui l'opposa à son ami Georges Cogniot dans *La Pensée*.

Cette puissance de l'assembleur d'hommes et d'énergies, mise à jour au cours des combats de sa vie qui fut longue puisqu'il dépassa les quatre-vingts ans, ceux qui étaient présents à ses obsèques au cimetière de Montparnasse purent en mesurer l'ampleur. Il y avait là bien des hommes et des femmes que la diversité des opinions avait parfois opposés dans la vie, entre eux ou à Francis Jourdain lui-même, mais qui tous formaient ici la ronde de l'unité autour du souvenir et de l'admiration. Si Francis avait ce pouvoir, vivant comme il l'eut mort, c'est qu'aussi il possédait l'autorité que confère à l'artiste reconnu comme tel, la consécration professionnelle alliée à une parfaite urbanité, une science du savoir-vivre que ne vint jamais entacher aucune de ces mesquineries ou crocs en jambe qui sont monnaie courante entre les créateurs individuels constamment aux prises parce que toujours en concurrence.

Boris Taslitzky

[Extrait d'une conférence de Boris Taslitzky prononcée à l'initiative des communistes du V^e arrondissement de Paris, le 13 décembre 1963, pour le cinquième anniversaire de la mort de Francis Jourdain, sous la présidence de l'architecte Anatole Kopp, publiée dans *La Pensée* n° 114, février 1964.]



Francis Jourdain, *Bubu*, ND, lavis, 28,7 x 27 cm, musée de Saint-Denis.